

G U N N A R   G U N N A R S S O N

LE BERGER  
DE L'AVENT

*Traduit de l'islandais  
par Gérard Lemarquais et María S. Gunnarsdóttir*

*Postface de Jón Kalman Stefánsson  
traduite par Éric Boury*

ZULMA  
18, rue du Dragon  
Paris VI<sup>e</sup>

Titre original :  
*Advent*

© Gunnarstofnun, 1936.  
Published by agreement with  
Copenhagen Literary Agency ApS, Copenhagen.  
Epilogue by Jón Kalman Stefánsson.  
© Jón Kalman Stefánsson, 2006.  
Published by agreement with  
Copenhagen Literary Agency ApS, Copenhagen.  
© Zulma, 2019, pour la traduction française.

Couverture : David Pearson.

Si vous désirez en savoir davantage  
sur Zulma ou sur *Le Berger de l'Avent*  
n'hésitez pas à nous écrire  
ou à consulter notre site.  
[www.zulma.fr](http://www.zulma.fr)

Le premier dimanche de l'Avent marquait le début des préparatifs pour les fêtes de Noël. Chacun s'y préparait à sa manière, mais celle de Benedikt n'appartenait qu'à lui. Ce jour-là, si le temps le permettait, il se mettait en route. Il plaçait dans sa besace quelques provisions, des chaussettes de laine, une paire de souliers neufs en cuir, un réchaud, un petit bidon d'essence. Et il partait vers les montagnes, dans une région où l'on ne trouvait plus, à cette époque de l'année, que les oiseaux de proie les plus résistants, des renards et quelques moutons égarés. C'étaient ceux-là qu'il allait chercher ; ceux qui s'étaient séparés du troupeau échappant ainsi aux grands rassemblements d'automne. Pouvait-on les laisser crever de froid et de faim sur les sommets, sous prétexte que personne n'avait le courage de partir à leur recherche ? C'étaient des êtres vivants, de chair et de sang. Il se sentait responsable d'eux. Son objectif était simple : les retrouver et les ramener avant que Noël n'apporte sa bénédiction à la terre, ainsi que la paix et la joie dans le cœur des hommes de bonne volonté.

Benedikt partait toujours seul pour ce pèlerinage de l'Avent. Enfin, pas vraiment seul. Disons plutôt qu'il n'avait aucune compagnie humaine. Mais son chien et, le plus souvent, son bélier le suivaient. Cette

année-là, le chien s'appelait Leó. C'était, comme Benedikt aimait à le dire, un « vrai pape ». Le bélier, il l'avait baptisé Roc, car il était solide comme un rocher.

Depuis des années, tous les trois étaient inséparables. Et cette connaissance profonde qui ne s'établit qu'entre espèces éloignées, ils l'avaient acquise les uns des autres. Jamais ils ne se portaient ombrage. Aucune envie, aucun désir ne venait s'immiscer entre eux.

Il fallait ajouter un quatrième membre à ce groupe, Faxi le cheval, excellente monture au demeurant mais dont les pattes trop faibles et le corps trop massif risquaient de s'enfoncer dans la neige poudreuse. Il n'aurait pas résisté non plus aux conditions difficiles ni aux rations réduites dont les autres se contentaient. Benedikt et Leó le quittèrent à regret, même si ce n'était que pour quelques jours, tandis que Roc faisait preuve de son habituelle sérénité.

Et, par cette journée d'hiver, voici la trinité en marche. Leó devant, la langue pendante, tout joyeux malgré le froid perçant. Roc à la suite, modeste, comme d'habitude, et Benedikt enfin, traînant ses skis derrière lui. La couche de neige, en basse altitude, était trop poudreuse pour soutenir le poids d'un skieur, impossible de faire autrement : il fallait patauger dans tout ça, butant contre des mottes de terre ou des rochers. Aïe ! C'était dur d'avancer ! Comme tous les chiens, Leó était partout en même temps, ivre de bonheur. De temps en temps, incapable de contrôler sa joie, il sautait sur Benedikt en soulevant un nuage

de neige et mendiait caresses et encouragements.

— Oui, oui, tu es un vrai pape, lui disait son maître.

Et pour lui, il n'y avait pas de plus grand compliment.

Ils avançaient à travers une région déserte, se dirigeant vers Botn, la dernière ferme de la vallée. Ils avaient la journée devant eux et marchaient, sans se hâter, en suivant le sentier qui reliait les fermes, s'arrêtant pour saluer les gens et les chiens. Pour le café, non merci, pas aujourd'hui ; il ne voulait pas prendre de retard. Mais il accepterait volontiers une lampée de lait pour lui et les deux autres.

Partout on lui posait les mêmes questions sur le temps qu'il allait faire. Les gens lui demandaient comme ça, l'air de rien. Ils ne voulaient pas s'imposer, ni jouer les oiseaux de malheur. On a bien le droit de s'informer, après tout.

— J'aurais dû lui dire que le temps allait se gâter, disaient certains, après leur départ. Heureusement, Leó s'y retrouvera toujours. Même dans le noir ; même dans la tempête.

Les gens parlaient ainsi, affectant un ton léger, mais ils n'osaient lever les yeux du sol de peur de voir les nuages menaçants.

— On m'a dit qu'il retrouvait toujours son chemin, cet animal-là...

— Nous sommes comme ça, tous les trois, répondait gaiement Benedikt en terminant son bol de lait. Merci pour tout.

— Sans vouloir vous offenser, ni vous, ni Roc,

c'est à Leó que je ferais le plus confiance, dit le paysan qui disparut à l'intérieur pour rapporter au chien un bon morceau à ronger.

Benedikt ne donna pas du « pape » à son chien, mais il lui fit comprendre qu'il pouvait prendre son temps, qu'il l'attendrait. Roc reçut un plein bonnet de foin odorant, on salua la compagnie et le trio poursuivit sa route.